

Michel PESCH

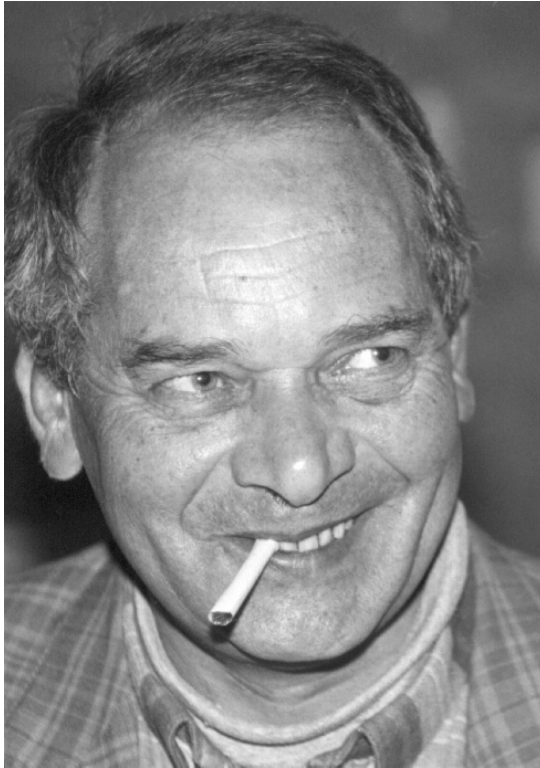


Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Jean-Luc WAUTHIER

PROVINCE DE LUXEMBOURG
Service du Livre Luxembourgeois

Michel PESCH - 2

Michel Pesch représente assez bien le poète naturel. Je veux dire par là que, chez lui, nulle arrière-pensée, de type arriviste ou « gendelette » ne vient troubler la pratique de l'écriture, dont il fait plus une vocation qu'une fonction – sans négliger pour autant, loin de là, les soins artisanaux absolument nécessaires à la construction harmonieuse du poème.

Le naturel, chez Pesch, n'est toutefois pas synonyme de facilité. Quand on scrute sa biographie, qu'on lit ses poèmes ou que l'on contemple les traits de son visage, on devine qu'à cet homme ne fut donné que ce qu'il a pris : problèmes familiaux, vie professionnelle ingrate et difficile, éloignement géographique et « sociologique » des centres, où les chapelles font et défont les réputations.

Ces handicaps apparents, Michel Pesch les métamorphose en avantages, par la puissance et l'obstination qu'il met à chercher la lumière, afin, pour le paraphraser, de découvrir des *lettres sur la pierre du visible*.

Entré relativement tard en écriture – son premier livre, *Bleu d'acier*, paraît en 1982, alors qu'il vient d'avoir quarante ans –, Michel Pesch y apporte un souffle neuf, qui inspire tout autant qu'il est inspiré.

Biographie

2 décembre 1941 : naissance, à Arlon.

1944 : Orphelin (son père, résistant, est mort en déportation), Michel Pesch est d'abord élevé par ses grands-parents paternels, puis maternels. Il connaît, sinon la pauvreté, tout au moins la gêne.

1955-1961 : Il veut entreprendre des études de Droit. Selon ses propres termes, il *échoue dans une école technique, en section A4, cycle inférieur*.

1961-1983 : Ouvrier dans diverses entreprises à la chaîne. Il se fixe, finalement, dans une usine, au Grand-Duché de Luxembourg, comme ajusteur-monteur aux hauts-fourneaux.

1966 : Il épouse Françoise Mignon, enseignante.

1969 : Naissance de sa fille, Muriel.

1978 : La mort de Jacques Brel lui *apporte l'étincelle, le pousse*, dit-il, *par détresse et désespoir (à prendre) la plume*. En novembre de cette même année, il rencontre pour la première fois Anne-Marie Kegels qui *l'accueille à bras ouverts et l'aide à découvrir en lui une voie et une voix*.

1981 : Peu à peu, des amis-poètes sont venus vers lui : André Schmitz, Guy Goffette, Michèle Garant, Vital Lahaye.

1982 : Année faste pour Michel Pesch qui, à la fois, publie son premier recueil *Bleu d'acier* et participe à la fondation de la revue Triangle.

1983 : Suite à la parution de *Bleu d'acier*, le Ministère du Tourisme du Grand-Duché de Luxembourg lui confère la responsabilité de l'entretien des circuits auto-pédestres et des sentiers internationaux. Ce métier, qui va au poète comme un gant, lui permet d'échapper à l'enfer et l'aliénation industriels.

1984-1992 : Lectures (Prévert, Tousseul, Zola, Daudet, Remarque, Koestler) et livres se succèdent, jusqu'à *Une flamme dans le verre* (1991) où Pesch, entre autres choses, évoque cette mauvaise reproduction de la

Michel PESCH - 6

Joconde, trouvée quarante ans plus tôt dans une revue de médiocre qualité, mais dont la figure, telle celle d'une Mère idéale, n'a cessé de le hanter.

1993 : Michel Pesch prépare un livre d'hommage à son père.

Il définit la poésie comme *un laps de temps du passé devenu soudain utile et réutilisable*.

N.B. : Bio-bibliographie communiquée par l'auteur.

Bibliographie

- ***Bleu d'acier***, Saint-Germain-des-Prés, Paris, 1982.
- ***Lettres découvertes sous la pierre du visible***, L'Arbre à Paroles, Amay, 1984.
- ***L'âme aux mains sales***, Éditions du Pavé, Caen, 1986.
- ***Une flamme dans le verre***, La Bartavelle, 1991.

Texte et analyse

*Et ce sera un matin pareil à tant d'autres
sur son soleil d'hiver
et la neige sentira bon le linge frais
les jardins auront brûlé les dernières roses,
les mains auront oublié leurs gants
sur la commode ou dans l'un de ses tiroirs
et ce sera un hiver semblable aux autres
tout en cristal
entre gel et lumière
se balançant
comme l'homme sur sa balançoire de cendre
entre jour et nuit
et ce sera une fin d'année
comme une autre
mais ce sera une mort très différente
de n'importe quelle autre
puisque ce sera la mienne
et ç'aurait été une journée
la seule en cette vie
où il aurait fait bon vivre
vraiment bon*

(Inédit)

Au départ (vers 1), tout semble aller de soi et le texte « démarre » dans une tonalité assez joyeuse, une manière de quotidien inoffensif car répétitif (*pareil à tant d'autres*). Le piège nous est habilement tendu : en apparence, rien d'essentiel, ni d'essentiellement dérangeant ne semble devoir être dit.

Le deuxième vers trahit déjà un glissement entre les règnes, trait typique de Pesch, par un *sur*, très poétique mais nullement grammati-

cal. Personnifié, le matin semble parti à la conquête des choses, et particulièrement du soleil. Premier glissement, mais, aussi, premier signal d'alarme sous forme de paradoxe : le soleil sera *d'hiver*, le poète soufflant le chaud et le froid, type de contraste qui, d'ailleurs, va imprégner l'ensemble du poème.

Ces contrastes vont dominer les vers 3 et 4 : d'un côté, la neige *qui sent bon le linge frais* et, dans le même temps, les jardins, images du travail humain sur la nature (comme le linge frais sur la neige), qui sont considérés comme des incendiaires, des destructeurs actifs.

Après deux vers où le poète a regardé l'extérieur viennent deux vers où le regard se resserre, vise à scruter l'intime (on nous parle, aux vers 5 et 6, de *commode*, de *tiroir*). Après les images de la nature et de ses grandes forces élémentaires – le soleil, la neige – nous pénétrons dans le proche : les mains, les gants. Ajoutons que, jusqu'ici, le lecteur, entré en toute confiance dans le poème, ne sait toujours pas où le poète le conduit, même s'il est emporté par ce futur simple dont on use en permanence ici, probablement pour exprimer la certitude élémentaire.

Le vers 7 est un rappel du vers 1, certes, mais avec une tonalité à la fois plus sourde et plus sombre : au léger et mozartien *pareil* du vers 1 répond le sourd et long *semblable* ; au lumineux *matin* succède le glacial *hiver*. Au reste, les vers 9 et 10 nous montrent bien l'état d'équilibre précaire entre l'ombre et la lumière *entre gel et lumière se balançant*.

Les vers 11 et 12 semblent traduire, au cœur même du poème, une faille, presque une cassure. Le climat général gagne, sinon en solennité, tout au moins en gravité ; une gravité que même l'image enfantine de la balançoire ne parvient pas à éclairer. Voici *le gel, la cendre, la nuit*, toujours antagonistes cependant, de la *lumière* ou du *jour*.

Aux vers 13 et 14 ressurgit, légèrement décalé, ce qui constitue le refrain, que l'on pourrait appeler aussi le leitmotiv ou la charpente du poème et, ce, avec un futur simple à l'allure vive, alerte ; un futur

d'abord placé dans l'environnement du matin, puis de l'hiver et enfin, ici, dans une *fin d'année*, le mot *fin* conduisant au vers 15 et au mot-clé, à partir duquel le sens complet du poème va rayonner : *une mort*. Pour le lecteur entré candidement dans une gentille aquarelle, il est trop tard pour arrêter la lecture.

Les trois vers qui suivent (15, 16 et 17) vont peu à peu forer ce thème nouveau, l'amener au jour. En outre, le lecteur, déjà *piégé* par le vers 15 va être pris à la gorge, puisque le poète le force à passer du général (la *mort* du vers 15) au particulier (sa propre mort évoquée aux vers 15-17, lesquels désormais remplacent et nient la *variation-refrain* des vers 1, 7 et 13). Négation, puisque aux *comme les autres* habituels se substitue un *très différente de n'importe quelle autre* qui achève de nous convaincre. Dès lors, le vers 17, surgissant comme une évidence avec son *puisque*, constitue le nœud, à la fois solution et noyau de l'ensemble du poème.

Les trois derniers vers du poème (18 à 21), qui succèdent à l'énonciation faussement tranquille du vers 17, nous font assister à un important changement de temps : on passe brutalement du futur (temps de l'inéluctable) au conditionnel. Quoi qu'il en soit, Pesch nous dévoile ici l'amour de la vie qui imprègne l'être humain arrivé au bout de sa course, le dernier vers prenant alors une force expressive, voire un dramatisme très intense, à la fois par le biais de cet adverbe d'insistance (*vraiment*) et par la manière de suspension qui pousse le lecteur à prolonger *dans sa tête* le poème, à lui insuffler une suite à la fois mystérieuse et évidente. À moins que, arrivé à ce stade de la lucidité, il ne préfère imiter le poète, et se taire.

Choix de textes

*Fille première
Tracée par ton père né de froment sec*

*Que ta peau m'est douce après l'étreinte du fer
La bavure du feu*

*Fille aux liens sûrs
Fille dans ma peau gravée*

(Bleu d'acier, p. 9)

Pour André Schmitz

*J'écrirai sur pages métalliques
Des mots sonores comme notes d'enclumes*

*J'écrirai avec le sang d'une brûlure
L'histoire de la fusion
Du bras avec le fer à battre*

Trop tard j'ai déjà les yeux gris

(Bleu d'acier, p. 28)

*On reconnaît celui qui sait la force
Au centre des pierres
À son œil gris ardoise
Il a les veines du cou saillantes
Ses bras sont croisés sur sa poitrine
Il ne parle pas*

(Bleu d'acier, p. 45)

LE SEL

*Le sel pour conserver la mort
Si vivant qu'il passe
De la chair
Aux cheveux
Et se mélange au vent*

*Le sel bien noué autour de la soif
Donne du goût à la neige
Que personne ne mange
Sauf l'enfant qui aime les coquillages*

(*Bleu d'acier*, p. 46)

*Parfois tu viens
pour le bonheur de l'instant
puis tu disparais
avec ta chanson
par la porte déserte qui bat
comme une fête sur le manège de l'inquiétude
Le temps son œil à la serrure
te baigne nue
Nue joli prénom qui fleurit ta peau
et qui rappelle de grands voyages
sous les vêtements du désir
puis nue
les lèvres très rouges*

(*Lettres découvertes sous la pierre du visible*, p. 11)

*Tu disparais
et te retrouves
quelques écumes plus loin
L'origine a dit les mers
mais j'attends en bon chien
tandis que monte
le niveau de l'absence*

(*Lettres découvertes sous la pierre du visible*, p. 8)

Ce qui vit
ce qui grince
Ce qui refuse ou proteste
le oui tendre
dans une nature d'homme
au pays de sa poitrine
avec ses tomes de feuilles vivantes
Ses tomes de feuilles mortes
ceux de ses solitudes
ouvertes ou fermées
Que tout ce désordre
soit respecté

(*Lettres découvertes sous la pierre du visible*, p. 15)

Tôt l'enfance a tombé son masque
et j'étais vieux
Mes jeux étaient truqués
mes jouets des outils
des armes mortelles
Fraternité connais pas
le sang est sec
indélébile
et sa loi est dure
comme se scelle la pierre
ou comme se brisent les doigts
sous la poigne du fer
comme se mordent l'œil
pour l'œil
et le dent pour dent
maintenant je suis seul au monde
j'ai donc réussi

(*L'âme aux mains sales*, p. 9)

*Comment font les femmes seules
pour ne pas perdre la tête
les habituées du veuvage
que tentent encore les roses
Celles qui parlent au pain
toute une journée entière
celles qui pâlisent avec le lait
sans fin dans leurs veines
Elles parlent avec les mains
quitte à se dire des mensonges
quitte à se dire qu'elles
ne sont pas mortes comme lui
mais qu'elles ont le visage de
Dieu contre leurs seins*

(L'âme aux mains sales, p. 13)

*Front bas s'en vont les pensées chauves
Le matin a les doigts bleus de froid
cette main qui traverse la gorge
au milieu du chant
Un bœuf saigne à l'horizon
au-dessus des toits
l'homme est une boucherie
de ce côté-là
et l'autre ciel est sans issue*

(L'âme aux mains sales, p. 21)

*Dans leurs chaussures minces
les pavés ont froid
et battent la semelle
En attendant son ange
une âme s'attarde
sous l'auréole d'une lampe
Un ouvrier rentre de son travail
il est 23 heures
son âme a les mains sales*

Michel PESCH - 16

*et grelotte avec lui
Quelques flocons de nuages
tombent déjà*

(L'âme aux mains sales, p. 25)

*Les ombres portaient déjà la nuit en elles.
L'abeille n'avait plus sa raison
il fait beau où la mémoire
est absente.
Des frissons dans son dos
avec le soir qui monte
la poussent à ses derniers retranchements
une laine est bien inutile
quand la fraîcheur transmet
ce froid intérieur dont tremblent
les doigts
à saisir entre eux tout le sens
et le poids de la pierre, mère tu
ne m'as pas mis au monde,
je n'ai jamais eu lieu.*

(Une flamme dans le verre, p. 12)

*La maison d'abord avait choisi la pierre
noble matériau tout en son honneur mais
devant le sable qui devait lier les blocs
son cœur changea pour l'or et comble
à son bonheur, des enfants en firent
un château.
Au soir, quand ils l'ont vu assiéger le manoir,
ils ont piétiné le soleil
qui s'est répandu partout.
Aujourd'hui ce sont des hommes et la maison,
un désert qui ne doit à ces errants
ni le couvert ni la table,
seulement le gîte brûlant de la lumière*

*et ce qui devait être un commencement
en est réduit à une simple pancarte
à vendre que l'herbe masque déjà
et une autre vermoulue : chantier, défense...*

(Une flamme dans le verre, p. 22)

*Elle viendra par la voie du ciel
ou de la télé
sans doute après le soir d'une pluie d'été
la nouvelle que la mort n'a plus cours,
qu'il faut brûler les linges livides
et tant pis pour les enterrés de frais,
ils seront définitivement seuls
enveloppés dans le bois de l'oubli,
pourrissant de même
comme pourrit une forêt entre les jambes.
Ils auront eu leur chance en leur temps
de mourir et de rêver.*

(Une flamme dans le verre, p. 20)

*Souviens-t'en : une mansarde, le vent sifflait
entre les dents des ardoises dans sa solitude
et la pluie qui se perdait en monologue
n'avait qu'une valise et deux draps.
Le temps a changé avec ces papiers, on peut
mettre le nord au sud, chambre de passe ou palais
en une seule nuit mais sous le toit calciné
où personne ne venait prendre la moindre
nouvelle quand il tenait à une étoile,
c'est le ciel entier par la lucarne
comme si toute une vie pouvait passer
dans une poignée de main et s'oublier.*

(Une flamme dans le verre, p. 31)

*L'hiver, ils font un brasero dans un fût d'huile
vide qu'ils trouent à l'aide d'un marteau
le problème est que seule la partie exposée
a chaud alors ils tournent sur eux-mêmes
broche vivante.*

*Je suis parfois près d'eux et ils m'offrent
en parlant un morceau de leur Italie :
la pointe de leur botte fumante
dont ils chauffent la semelle.*

*De temps en temps ils me regardent en français
pareil au bloc qu'ils cimentent.*

(Une flamme dans le verre, p. 73)

Synthèse

Michel Pesch est entré relativement tard en écriture, puisque son premier livre, *Bleu d'acier*, paraît en 1982, alors qu'il vient d'avoir quarante ans.

Ce long temps d'apprentissage et de silence intérieur n'est guère malaisé à comprendre. Il est dû, partiellement en tout cas, à des problèmes familiaux (mort du père en déportation) et à une vie professionnelle ingrate et difficile (il fut longtemps ouvrier).

Ainsi, au moment où ces deux «sages» arlonais que sont Anne-Marie Kegels et André Schmitz le découvrent, doivent-ils déployer toute leur diplomatie pour convaincre ce grand garçon calme, aux yeux brillants et un peu sauvages, que la poésie n'a que faire des diplômés, des hiérarchies ou d'une culture «mode».

Amicalement guidé par ces deux poètes d'exception, et d'exception non seulement par leur œuvre mais aussi par leurs rares qualités de tendresse et d'écoute, Michel Pesch se jette donc à l'eau, avec, en 1982, *Bleu d'acier* qui paraît aux éditions Saint-Germain-des-Près, dans la collection de Jean Orizet. Les lecteurs de poésie découvrent alors une voix nouvelle ; une voix tendre et blessée, dont les maladresses mêmes sont le gage de l'authenticité. Humble face au réel, Pesch réussit admirablement l'alliance difficile du concret et du sensible, du physique et du métaphysique, (que réclame toute vraie poésie). On aura bien perçu là l'influence d'André Schmitz, non par le biais d'une paraphrase gratuite, mais par celui d'une relecture secrète, afin d'assimiler les leçons du grand aîné. Très souvent, dans *Bleu d'acier*, Pesch se révèle comme un poète bouleversant. D'abord parce que, tel l'Ayguespars des années trente, encore que dans une écriture très différente, il réussit à dire poétiquement sa vie difficile d'ouvrier d'aciérie et surtout parce que, ce faisant, il ne succombe jamais ni à l'anecdote, ni au climat

larmoyant. Poète bouleversant aussi parce que, souvent, chez lui, pour évoquer Daumal, *les mots portent les choses* et que la poésie a pour double mission d'arrêter les temps et de magnifier les gestes élémentaires. Le passage constant du physique au métaphysique qui caractérisera tous les livres postérieurs de l'écrivain, trouve ici son épanouissement par le biais de cette fausse narration, qui aboutit au mystère, à de délicieux inachèvements schubertiens (et je ne pense pas ici à la célèbre *Inachevée*, mais à ce climat de suspension et de soudain silence qui fixe la substance même de la musique schubertienne), par le biais d'un réseau à la fois serré et imperceptible de réalités surréelles.

Deux ans après avoir été révélé par les soins d'Anne-Marie Kégels, d'André Schmitz et de Jean Orizet, l'œuvre de Michel Pesch va intéresser l'équipe de Francis Tessa, à la maison de la Poésie d'Amay. Cette écoute se concrétisera, en 1984, par la publication, aux éditions de *L'Arbre à Paroles*, d'un recueil mince, mais très captivant : *Lettres découvertes sous la pierre du visible*. Dans son éclairante préface, Francis Chenot dévoilera admirablement les arcanes de la vie en poésie chez Michel Pesch : *Bleu d'acier est un livre que j'ai aimé d'emblée. Comme un signe de connivence, un parler de terroir, des mots de métier. C'est qu'il disait – avec cette sorte de pudeur à la limite du silence, qui est pour moi un des traits profonds de ce Luxembourg provincial qui assume sa pauvreté et son désespoir non sans une réelle grandeur – le dur labeur du métal qui le titre déjà évoque, mais plus présent encore dans les courtes notations qui sont autant de brûlures sur la peau, de cicatrices.*

Plus loin, Chenot évoque le *pessimisme foncier* de Pesch. Certes. Mais ce pessimisme, présent dans et face à la vie de tous les jours, se voit heureusement contrebalancé par cette *forme aiguë de réalité éblouie*, cette *pierre du visible* qui est la poésie même. En outre, l'humour, l'auto-ironie, cette double politesse du désespoir ne sont pas absents de ce recueil au reste plus intérieur, un peu plus intellectuel que *Bleu d'acier*. Mais une intellectualité qui n'est en rien castratrice, grâce à la tranquille surréalité des images (celle, par exemple, des poissons qui entrent sans frapper dans les algues) et grâce, aussi, à cette

sensualité poétique sous-jacente, qui semble toujours à lire en filigrane, au cœur d'une poésie-journal-de-bord, une poésie qui, à chaque instant, fait le point sur l'essence comme sur l'existence.

Trois ans vont passer. Trois ans qui sont, pour le poète, faits de repentir, de douleur, de manuscrits déchirés, de ce martyr que connaissent bien les perfectionnistes, qui rêvent d'une poésie où les mots iraient aux choses comme des gants aux doigts les plus fins. Une nouvelle tristesse s'est installée : la confidente, l'amie, la mère en poésie, Anne-Marie Kegels, s'est doucement éloignée du monde et son âme a quitté son corps pour aller vivre ailleurs, dans quelque nirvana inaccessible. Enfin, Michel Pesch sort du silence avec *L'âme aux mains sales*, en 1986. Un court recueil, certes, mais où la progression formelle est indéniable. Nous voici immergés dans une manière de narration enchantée qui, à chaque instant, dérape vers le surréel, vers la réflexion ontologique, celle de l'homme piégé par le papier gras du destin. Un homme qui, tout entier plongé dans la nostalgie de l'enfance, ne voudrait pas mourir.

Toujours physique et métaphysique font bon ménage, mais il y a plus encore : ici ce sont les images qui, volontairement, confondent les règnes, les choses et attribuent aux uns ce qui dans le langage courant revient aux autres. Voici *le souterrain oublié d'une caresse, le puits d'un sanglot, une usine (qui) met du sang humain sous l'éponge du pain*. Peu à peu surgissent tous les drames de la condition humaine, le poème devenant l'histoire d'une perte, celle des *nouveaux noyés*, des perdants, des humiliés, de ceux que la vie condamne à se taire. Homme qui ressent, mais, aussi, homme qui regarde, Pesch s'exerce à scruter l'invisible pour le transcrire en poésie.

Cinq ans de silence et d'interrogation vont encore séparer *L'âme aux mains sales* (qui paraît, rappelons-le, en 1986 aux éditions du Pavé) d'*Une flamme dans le verre* (La Bartavelle, 1991), recueil à ce jour le plus épais et le plus accompli de Michel Pesch.

Une grande partie de ce recueil est consacrée à la figure maternelle, avec cette étrange alliance d'images à la fois intimistes et lointaines, qui plus que jamais, demeure la « marque de fabrique »

de Michel Pesch.

Mais le recueil ne se limite ni ne se résume à la figure maternelle. Il reste, en effet, imprégné à chaque page de cet étonnement candide devant les êtres et les choses, comme si les signes et intersignes de l'univers demeuraient ce mystère à la fois incroyable et inénarrable dont le poème ne peut que deviner la forme. Comme dans la peinture d'un Spilliaert ou d'un Delvaux transparait ici une lente dérive, celle d'un univers où le réel se voit revisité par les choses. Souvent, avec son arrogance de soi-disant civilisé, l'homme y apparaît comme un gêneur, une manière de brute indifférente.

*Aujourd'hui, ce sont des hommes et la maison,
un désert qui ne doit à ces errants
ni le couvert ni la table,
seulement le gîte brûlant de la lumière
et ce qui devait être un commencement
en est réduit à une simple pancarte
à vendre que l'herbe masque déjà
et une autre vermoulue : chantier, défense...*

Ajoutons que les derniers poèmes, regroupés sous le titre **La Joconde** (= la mère), sont plutôt des textes de la sérénité, de la douceur d'exister.

Déjà longue et depuis longtemps engagée dans les labyrinthes de sa propre parole, la poésie « schubertienne » de Michel Pesch restitue l'histoire d'un homme qui souffre, mais que cette souffrance aide à illuminer la route des mots, lui qui, comme son ami Schmitz, apparaît tel ce *ramasseur de feu* dont nous avons tant besoin pour rajuster au dos le lourd bissac de la vie. Nul doute – et les récents inédits de Michel Pesch en témoignent – que cette parole, allant son amble, n'ait fini, ni de nous surprendre, ni de nous captiver.

Jean-Luc Wauthier

Document rédigé en 1993